

Octobre 1878, à Saumur, en Anjou.

Assise dans une barque, Valentine savourait la fraîcheur corsetée du petit matin. Les yeux grands ouverts, l'enfant observait avec fascination la brume qui ondulait à la surface de la rive. Les couleurs défilaient et s'affranchissaient dans un jour naissant.

Face à elle, son père ramait avec une fixité dans le regard. Pourtant, la passagère de cinq ans se sentait en confiance.

— On va où, papa ?

— Retrouver maman.

De toutes les promesses qu'elle espérait, c'était bien celle qui la rendrait la plus heureuse.

— Tu sais où elle est ?

Le dôme de la chapelle de Notre-Dame des Ardilliers apparut, scintillant comme un astre pâle. Puis ce fut une suite courtoise de belles demeures, de fronts urbains et de façades, que le chatoisement des eaux faisait dorer.

Valentine écoutait le clapotis des rames qui balayaient l'eau. Cette musique la berçait. Ses bras enveloppèrent les genoux ; pour un peu, elle se serait assoupie.

L'embarcation dépassa les lieux habités et continua sa descente. Le lit du fleuve devint plus large, offrant à la vue un vaste champ de contemplation.

La voix familière lui fit soudain dresser la tête :

— Tu n’y es pour rien, ma Valentine...
Il sanglota.

Le vent se leva et la Loire se rida de friselis. Les tourbillons se mirent à bousculer des troncs à la dérive. Le bateau glissa le long d’une berge déclinive qui menait à un bout de terre en friche appelé « île Millocheau ». Le rameur avait cessé d’avancer, peut-être était-il arrivé au terme de son parcours.

— Papa, pourquoi tu accroches la grosse pierre à mon pied ?

Il nouait une corde à sa cheville, reliant l’innocente à un bloc de tuffeau.

La question eut l’effet d’une gifle. Le marinier scruta sa fille, bouleversé. Ses doigts tremblaient follement en essayant de défaire le nœud, tandis qu’une ombre gigantesque glissait sur eux. La fillette, affolée, pointa l’index vers le ciel en hurlant.

Quand ses paupières cillèrent, Valentine n’était plus assise dans une barque à la coque goudronnée, mais gisait, trempée, au fond d’un canoë rouge que le courant malmenait. Son père avait disparu.

L’enfant dérivait seule, sur une Loire libre d’emporter ce qu’elle désirait.

Vingt ans plus tard à Saumur, 21 janvier 1898.

— **A** bas les juifs, à bas Zola ! Vive l'armée !
 À la fenêtre du premier étage, Georges Dartois se tenait immobile. Il régnait dans cette pièce une pâleur de cellule tant son dos puissant occultait la lumière du dehors. Une nuque courte et massive pesait comme un tronc entre ses larges épaules. Ses mains, croisées derrière lui, peinaient à se rejoindre. À ses côtés, sa femme paraissait plus chétive que d'ordinaire. Tous deux suivaient du regard les quelques manifestants, bien jeunes, qui défilaient dans un ensemble débraillé. Sur le quai de Limoges, face à leur hôtel particulier, les plus hardis s'égosillaient, le poing levé :

— À bas les juifs, à bas Zola ! Vive l'armée !

Le petit groupe s'éloigna, emportant avec lui l'âpreté de son propos. Georges Dartois soupira :

— Une vingtaine de patriotes, c'est bien peu...

— Monsieur, Madame, bredouilla un homme au fort accent breton et qui venait d'entrer. C'est pour vous dire... La bonne sœur est là, la nouvelle domestique aussi.

C'était la voix mal assurée de Victor Le Druac, le jardinier-cocher, qui travaillait au service des Dartois depuis plus de trente ans.

Le maître pivota mollement vers son employé. Non pas qu'il eût des difficultés à se mouvoir, mais l'entretien qui l'attendait l'intéressait autant qu'un jour de pluie.

Il grogna :

— Mettez du bois dans la cheminée.

— Oui, Monsieur.

Le vieux serviteur aux habits rustiques et aux bottes crottées se hâta. Il se sentait mal à l'aise, ici, entre ces murs où transparaissaient le sérieux et la gravité administrative. Son manque d'instruction et sa face de paysan lui semblaient insulter le mobilier ancien, les cretonnes tendues et la passementerie. Il saisit une bûche pour alimenter le feu, puis son pas l'emmena vers la porte où la religieuse apparut, seule.

Elle entra sous le regard appuyé de Domitille Dartois, qui découvrait pour la première fois le visage de la nouvelle mère supérieure. La congrégation venait de la nommer à la tête du très respectable pensionnat de jeunes filles des sœurs de la Sagesse.

— Soyez la bienvenue, dit solennellement la maîtresse des lieux.

Le couple tournait le dos à la croisée, faisant face à la représentante de Dieu, éloignée de quelques pas.

— Comment s'appelle-t-elle, déjà ? demanda Monsieur négligemment.

— Morin, Valentine Morin, articula la servante de Dieu. Elle attend dans le boudoir.

— Qu'elle patiente, fit sèchement Madame, nous aimerions vous entendre à son sujet.

Sous sa cornette, la tête ronde s'illumina d'un sourire obligeant. Il faisait de plus en plus chaud dans l'ancre des Dartois. Très vite, les joues de la religieuse se teintèrent de rose sous l'épaisse mante noire qui l'avait protégée du froid de la rue.

— Valentine Morin ne nous a jamais déçues, dit-elle avec bonté. Depuis ses cinq ans, cette petite a toujours été une source de joie et de fierté pour les sœurs de notre communauté.

Elle était ravie de faire les louanges d'une enfant qui avait grandi au milieu des meilleures de toutes, loin du vice et de ses tentations.

— Jusqu'à ses treize ans, continua la garante, Valentine

a bénéficié d'une très solide instruction. Elle sait lire, écrire, compter. Nous lui avons aussi enseigné l'éducation morale et chrétienne, l'art d'agrément, le savoir-vivre, les travaux de couture et ménagers...

À chaque éloge, sa tête s'inclinait et ses paupières se fermaient.

— C'est une personne de bonne moralité, continua-t-elle, qui a acquis une expérience de femme de chambre dans d'excellentes maisons parisiennes. Je puis vous exposer les compliments de ses anciens maîtres... Son Excellence Jean Lassart, son Éminence Edgar Pimonti, madame la comtesse de Beauregard, la duchesse de Monséjour. Tous disent qu'elle était consciencieuse, discrète et honnête.

La voix cassante de Mme Dartois lui figea une crispation à la figure :

— Quel manque d'humilité, ma mère !

La religieuse resta sidérée. L'index de la patronne se dressa entre elles, comme pour mieux marteler la leçon :

— Sachez que la modestie doit être une vertu qu'il vous faut enseigner, à condition d'en être l'exemple !

Domitille Dartois examinait la religieuse qui sentait peser sur elle le poids du mépris :

— Qu'en pense le père Favier ?

— Je ne suis pas certaine qu'il connaisse la postulante. Il est toujours au Pérou et je ne l'ai pas avisé de mon initiative.

— Dommage, car de toutes vos glorieuses recommandations, c'est la sienne qui m'aurait convaincue.

C'était à croire qu'elle le considérait. Pourtant, elle avait fini par s'exaspérer des louanges ridicules que lui vouaient trop de paroissiens. Alors, quand il lui avait annoncé son souhait d'aller bâtir un dispensaire en Amérique du Sud, elle l'y avait encouragé fortement par un don.

Le couple Dartois se consulta discrètement, l'homme prit la parole :

— Vous n'ignorez pas, ma mère, l'aide que mon entreprise apporte à vos demoiselles ?

D'un mouvement de tête, la tutrice exprima sa reconnaissance. À Saumur, les Dartois étaient de toutes les commissions. Monsieur présidait des cercles politiques, des sociétés de bienfaisance, des alumnats, des ouvroirs et des comités pour la défense du droit moral. Madame s'occupait d'œuvres charitables, de ligues contre l'enseignement laïc, contre les publications obscènes et pour un retour assidu aux rogations et aux processions. Le pensionnat de jeunes filles des sœurs de la Sagesse prospérait grâce à la générosité de cette puissante famille.

La mère supérieure, perplexe, demanda au maître :

— Que dois-je donc comprendre ?

— Qu'il vaut mieux pour vous que cette... Clémentine Maudrin soit à la hauteur des qualités que vous lui vantez.

— « Valentine Morin », corrigea respectueusement la mère supérieure. Elle ne vous décevra pas.

On en avait assez dit. La dame à la mante noire se mit en retrait. La candidate fut invitée à entrer.

Valentine garda devant elle les mains serrées sur la poignée de son bagage. C'était une petite valise défraîchie et ventrue, qu'une ficelle de chanvre entrecroisée sur son cuir maintenait fermée. Les Dartois tenaient l'étrangère sous l'interrogation aiguë de leurs yeux. Mais elle ne perdit rien de sa contenance. Elle patienta docilement, prenant soin de ne jamais affronter du regard ceux qui, avec une impudence soupçonneuse, lui sondaient l'âme et le corps. Madame évalua sa taille, étudia sa coiffure, puis sa figure sur laquelle elle s'attarda. Valentine avait une silhouette fine, une chevelure ample, très brune, rassemblée en arrière avec des mèches roulées sur les tempes. Son teint était mat, ses lèvres charnues. Ses prunelles couleur de fucus lui donnaient une expression énigmatique. Domitille Dartois fronça les sourcils. D'une main molle, elle esquissa quelques moulinets :

— Tournez un peu.

Valentine, doucement, fit un demi-tour sur elle-même. La maîtresse s'agaça aussitôt :

— Lâchez donc cette valise !

L'observatrice croisa les bras, et s'exclama :

— Ça ne va pas du tout, je regrette !

— Prenez votre temps, Domitille ! conseilla expressément Monsieur que la perspective de nouveaux entretiens irritait déjà.

— Quel âge avez-vous, ma fille ?

— Vingt-cinq ans.

— Beaucoup trop jeune ! Et vous empestez le parfum comme ces gourgandines, derrière chez nous... un établissement que l'on fera fermer quand mon mari sera élu maire. Bref, ça ne va pas.

Madame jeta un coup d'œil sur la religieuse qui comprit que le projet était compromis. M. Dartois commençait à trouver le temps long ; il se laissa aller à un premier éclat de voix :

— Mademoiselle ! Essayez donc de nous dire quelque chose d'intelligent !

La servante de Dieu fit pianoter ses doigts nerveux sur sa bouche contractée, se remémorant les efforts qu'il avait fallu déployer pour organiser cette rencontre. Elle attendait la réaction de Valentine. Celle-ci observait de ses yeux joliment éveillés le couple plein d'hostilité. Elle les détaillait avec une curiosité réfléchie et prudente. Madame était malingre, âgée ou paraissait déjà l'être. D'apparence aigrie et revêche, elle portait ses habits sombres comme une soutane. Son corps raide et momifié semblait opposé à toutes idées de désirs. Monsieur avait une mine de bourgeois d'affaires. Sa tête de carnassier à la mâchoire carrée et puissante aurait pu déchiqueter les proies les plus coriaces. Cela lui en coûtait d'être ici. Dehors, d'autres priorités l'attendaient.

— Ce que je souhaite, déclara posément la jeune femme, c'est être au service de fervents chrétiens.

Il lui fallait être économe de ses mots, afin de ne pas paraître trop hardie. Car elle les connaissait, ces gens-là, pour les avoir

vus de près en nettoyant leur crasse, en ravaudant leurs bas et en lavant leurs culottes. Ils pouvaient se cacher derrière de beaux discours. Rien ne pouvait être dissimulé à la femme de chambre. Surtout pas la vérité de l'âme, celle des méchancetés dites avec des airs contrits où le mot, même plaisant, a des accents papelards. Les bourgeois se ressemblaient tous. Cependant, elle savait y faire, Valentine : se taire au bon moment et dire ce qu'il fallait, quitte à passer pour une sotte. Mais quand les circonstances l'exigeaient, sa servitude de domestique pouvait s'effacer et laisser place à un esprit bien plus rebelle.

— Mon époux et moi-même avons besoin d'en discuter, lâcha Madame les mains jointes devant le menton. Bientôt, il y aura des dîners, des réceptions en vue des élections. Il nous faut du personnel irréprochable...

Après un silence, elle attaqua, suspicieuse :

— Êtes-vous mariée, ma fille ? Des enfants ?

— Non, madame.

— Allez-vous à l'église ? Êtes-vous vierge ?

— Oui, madame.

Elle se tut, probablement à court de questions. La mère supérieure serra fort son chapelet. À cet instant, Monsieur remarqua un détail. Un petit crucifix, retenu par une longue cordelette, tombait sur la poitrine de Valentine. L'expert en objets de piété perçut la piètre qualité de l'article. Il était taillé dans un os que le temps avait fini par rendre brun. Pour Georges Dartois, une telle pacotille confirmait le mauvais goût des gens de cette condition.

— Où avez-vous eu cela ? demanda-t-il alors.

— Un héritage, répondit Valentine en y portant délicatement la main.

— Vous devrez vous en passer, lui rétorqua durement Domitille Dartois. Il est affreux. Nous sommes fabricants d'objets religieux. Pour l'image de notre maison, il est impensable que vous puissiez arborer pareille chose.

Valentine le cacha aussitôt sous son col :

— Bien, Madame.

La religieuse eut un soupir de soulagement ; sa protégée s'en tenait à ses recommandations. Pour autant, la maîtresse des lieux n'en avait pas fini. Elle énuméra les devoirs de son personnel et dressa la liste des interdictions. Ainsi, il lui serait défendu de fréquenter un ouvrier de l'atelier, un anarchiste ou un juif. Elle aurait obligation d'aller à l'église le dimanche, de respecter la liturgie catholique et de se soumettre à toutes les règles utiles au bon fonctionnement de cette demeure.

Elle s'arrêta net, fixant Valentine avec des yeux brûlants :

— Tout ce qui sera dit dans cette maison ne devra pas en sortir ! En revanche, si des bruits courent à notre sujet...

L'intéressée accusa un mouvement de recul.

— Madame, j'ai appris à être discrète.

Un coup d'œil approbateur s'échangea entre les époux. Mme Dartois laissa errer son regard sur une peinture où un setter tenait dans sa gueule une bécasse vaincue. Elle annonça avec un détachement affecté :

— Pour ce qui est de vos gages, ma fille, si toutefois nous décidions de vous prendre, ils seront de vingt-deux francs par mois. Vous conviendrez de la générosité de...

— Que Madame me pardonne, mais... c'est peu et...

Un petit cri s'étouffa dans la gorge de la religieuse, dont la main se plaqua aussitôt sur la bouche.

— Comment ? se crispa la maîtresse.

— Je travaille depuis que j'ai l'âge de treize ans. J'ai beaucoup appris, je suis courageuse et...

— Quel toupet ! hoqueta Domitille Dartois, le visage empreint de colère.

— Vous avez une bien haute opinion de vous-même ! persifla le mari.

— Sortez ! trancha soudain sa femme. Allez, dehors, cette maison n'est pas pour vous !

Valentine reprit sa valise. Tête basse, elle fit un pas en arrière, montrant quelque hésitation à prendre congé.

La figure maintenant empourprée, Domitille Dartois respirait si fort que son buste se soulevait par saccades. Valentine

tourna doucement le dos, alla vers la porte sans bruit. Madame devint plus acerbe encore :

— Prétentieuse !

Valentine se retourna, fit une révérence, puis passa le seuil, sous le coup d'œil courroucé des Dartois. La mère supérieure se frottait les paupières du bout des doigts.

La jeune femme descendit les escaliers, le cœur battant. Elle franchit la porte cochère et gagna rapidement la rue. Le vent gifla ses pommettes en feu. Sur le quai de Limoges, les attelages se suivaient dans un bruit d'essieux mal huilés et de mousquetades provoquées par les fouets des postillons. Une foule de piétons emmitouflés s'entrecroisaient sur les trottoirs. Malgré le bruit, elle entendit celle qui l'appela dans son dos :

— Valentine !

La religieuse, essoufflée, la rattrapa et déclara d'une voix tremblante :

— Vous m'en faites des frayeurs, mon enfant !

— Excusez-moi, ma mère...

Valentine, émue, s'étonna du sourire qui lui était adressé et plus encore de ce qu'elle entendit :

— M. Dartois s'est montré persuasif ; Madame a accepté. Vous commencez aujourd'hui.